

INSPIRÉ DE FAITS RÉELS
1944, leur mariage est une condamnation à mort.

MAGGIE BROOKES

LA FEMME DU PRISONNIER



Flammarion

MAGGIE BROOKES
LA FEMME DU
PRISONNIER

INSPIRÉ DE FAITS RÉELS

1944, Tchécoslovaquie.

En pleine nuit, une paysanne et un soldat britannique traversent la campagne dévastée. Secrètement mariés et en fuite, Bill et Izabela savent que leur chance ne durera pas.

Lorsqu'ils sont capturés, ils sont prêts. Izabela est déguisée en homme, elle s'est coupé les cheveux et feint d'être muette, espérant passer pour un soldat afin qu'ils ne soient pas séparés. Ensemble, ils font face aux conditions terribles d'un camp de prisonniers de guerre, dépendant de l'aide de leurs camarades pour maintenir leur fragile subterfuge. Si les Allemands découvrent la vérité, le couple – et tous les hommes qui les ont aidés – en paiera le prix.

Ancienne journaliste et productrice de documentaires historiques pour la BBC, MAGGIE BROOKES a également enseigné à la Middlesex University, à Londres. *La Femme du prisonnier* est son premier roman.

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR TIPHAINE SCHEUER

Flammarion

2241 Création Studio Flammarion
Création graphique : Studio Flammarion, d'après
un design de couverture de Stephanie Heathcote
et des images © Shutterstock / Draw05,
GrayWaiStudio, Viktor Batagier, Ruslan Ivanov

La Femme du prisonnier

Maggie Brookes

La Femme du prisonnier

Traduit de l'anglais par Tiphaine Scheuer

Flammarion

Titre original : THE PRISONER'S WIFE
Publié en version originale par Century, une marque de Cornerstone,
un département du groupe Penguin Random House.

© Avington Books Ltd 2020
Carte et illustrations intérieures © Darren Bennett
© 2022, Flammarion, pour la traduction française
ISBN : 978-2-7564-3562-6

*Pour Alfred Arthur Brookes et tous les autres prisonniers
de guerre qui ont enduré tant
et espéré que cela n'arrive plus jamais.*

Et tout mon amour pour Katie, Amy et Tim.

« C'est arrivé, cela peut donc arriver de nouveau : tel est le noyau de ce que nous avons à dire. »

Primo Levi.

NOTE HISTORIQUE

Cette incroyable histoire a été relatée par le caporal Sidney Reed, qui était prisonnier des nazis pendant la Seconde Guerre mondiale au stalag VIII B / 344 de Lamsdorf, en Pologne, et au camp de travail E166 de la carrière de Saubsdorf, en Tchécoslovaquie. Pendant la guerre, la Pologne et la Tchécoslovaquie étaient sous le contrôle du Troisième Reich d'Hitler.

En 1944, lorsque cette histoire commence, les nazis avaient établi des camps de prisonniers de guerre dans les parties orientales de la Tchécoslovaquie et de la Pologne, dans le but de retenir les Alliés captifs aussi loin que possible de chez eux. Le nombre de prisonniers britanniques est alors estimé à deux cent mille. Les officiers étaient détenus dans des camps de prisonniers de guerre, mais la Convention de Genève de 1929 permettait de déployer les grades inférieurs dans des camps de travail, appelés *Arbeitskommandos*. Le camp de prisonniers de guerre de Lamsdorf pouvait à lui seul accueillir treize mille Britanniques, mais douze mille autres hommes ont aussi été envoyés dans des camps de travail pour construire des routes et travailler dans les mines, dans les usines et les champs.

Cette histoire débute dans la région tchèque de la Silésie, qui faisait partie de l'Empire austro-hongrois jusqu'en 1918.

La plupart des habitants de la région étaient germanophones et ont accueilli favorablement l'annexion de leurs terres par les nazis. Toutefois, en 1939, Hitler est entré à Prague et a déclaré le reste de la Tchécoslovaquie comme « Protectorat » du Troisième Reich, et le pays entier a commencé à vivre sous le joug des nazis. En 1944, la résistance tchèque devenait fortement mobilisée.

Les noms de nombreux lieux ont changé depuis 1944. Ce roman emploie un mélange de noms modernes et de noms des temps de guerre. Pour plus d'informations à ce sujet, voir la note de l'auteur en fin d'ouvrage.

PROLOGUE

Tout était calme et silencieux en dehors du léger craquement de nos bottes dans la rue déserte. L'éclat de la lune disparut derrière un nuage et on ralentit le pas, tant il nous était difficile de distinguer quelque chose.

Ce fut à ce moment-là qu'on entendit les chiens. Rien qu'un aboiement au début, qui résonnait dans le silence nocturne. On s'agrippa les mains l'un de l'autre et on s'immobilisa un moment.

Puis un autre aboiement. Et encore un autre. Ils n'étaient pas étouffés par les murs d'un bâtiment, mais bien en liberté, comme nous, dans les rues.

On s'éloigna instinctivement de la source du son, et les bâtiments semblèrent se refermer autour de nous. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine et mon souffle s'accélérait. On hâta le pas. Les aboiements des chiens, de plus en plus proches, résonnaient entre les murs – ils étaient peut-être deux, trois. On se retourna pour les voir, mais l'obscurité était absolue. Nous savions pertinemment que nos bottes faisaient du bruit sur la route pavée.

Puis des cris retentirent derrière nous ; des voix d'hommes, excités d'avoir trouvé de quoi tromper l'ennui de leur garde nocturne, encourageant les chiens, impatients de partir en chasse. Quelle que soit la direction qu'on prenait, les chiens

et les hommes se rapprochaient, et nos bottes résonnaient plus fort.

La ville s'emplit de bruits : notre respiration, le battement du sang dans nos oreilles, le claquement de nos bottes sur la route, l'aboïement des chiens, la course et les cris des hommes qui se rapprochaient toujours plus. On aurait peut-être pu s'arrêter, frapper à une porte et implorer de l'aide, mais on n'en fit rien. On continuait en courant de plus en plus vite, Bill me traînant à sa suite. J'étais à bout de souffle et mon sac de toile frappait lourdement contre mes jambes.

Il y eut enfin une ouverture dans la rangée de maisons, un porche voûté qui menait à une étroite galerie bordée de boutiques obscures. Vers l'extrémité de la galerie se trouvait un endroit plus sombre encore, qui ressemblait à un autre tournant, mais il ne s'agissait que d'une large embrasure de porte, surélevée de deux marches dans un renfoncement, et qu'on ne voyait qu'en arrivant à sa hauteur.

À présent, les chiens étaient presque sur nous et Bill me tira dans le renfoncement, jeta ses bras autour de moi et me serra très fort en murmurant dans mes cheveux : « Je suis désolé. » Puis il me repoussa, pour qu'on ne nous découvre pas en train de nous toucher. Je fermai les yeux et j'attendis la morsure des chiens, en espérant que tout serait terminé rapidement.

Tout sembla se produire en même temps : les chiens, les hommes, la lueur de la torche sur mon visage. Je levai un bras pour me protéger les yeux et j'entendis le souffle haletant des hommes, l'éclat de leurs voix. Mes dents claquaient et je dus les serrer de toutes mes forces. Les voix derrière le faisceau se transformèrent en un cri désincarné proféré en allemand par l'un des officiers supérieurs.

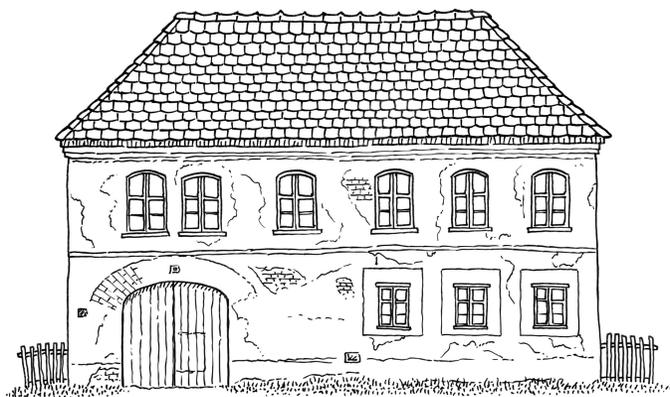
— Les mains en l'air ! Contre le mur !

On descendit les deux marches en trébuchant. Bill passa d'un côté de la porte, moi de l'autre. Je levai les mains contre

le mur et j'aplatis mon visage contre les briques rugueuses pour m'empêcher de tomber.

Au-delà, je percevais les habitants trotinant comme des souris, écouter avec excitation et peut-être – qui sait ? – de la compassion. Je me mordis la lèvre, déterminée à retenir mes larmes, à ne pas en finir de cette manière.

PREMIÈRE PARTIE



VRAŽNÉ, TCHÉCOSLOVAQUIE OCCUPÉE

Juin à octobre 1944

1



La guerre faisait rage en Europe depuis cinq ans – une immense tornade qui éparpillait les familles et arrachait des millions de personnes à leurs proches à tout jamais. Mais parfois, parfois seulement, elle les réunissait. Comme ce fut le cas pour Bill et moi. Une fille de ferme tchèque et un gamin de Londres qui ne se seraient jamais rencontrés, furent projetés sur le chemin l'un de l'autre. On se tendit la main, on s'y accrocha et on serra très fort.

Notre rencontre eut lieu grâce au capitaine Mielleux. Je le surnommais ainsi parce qu'il y avait dans ses manières quelque chose de trop désireux de plaire qui me poussait à le mépriser. Malgré son statut de soldat nazi, il n'avait rien à voir avec les bandes de SS qui débarquaient sans prévenir pour fouiller la ferme et nous interroger au sujet de mon père et de mon frère aîné, Jan.

On sut immédiatement que le capitaine Mielleux était différent car, lors de sa première visite à la ferme, il frappa à la porte de derrière avant de l'ouvrir. Il se profilait dans l'encadrement de la porte, trapu et bien nourri de produits de la ferme « réquisitionnés ».

Ma mère coupait des pommes de terre à côté de l'évier. Elle en laissa tomber une dans l'eau et se retourna, le couteau toujours dans sa main droite.

D'un seul regard, il engloba la cuisine – le couteau, ma mère avec son tablier, moi avec mes livres étalés sur la table et Marek en train de jouer par terre.

— Vous parlez allemand ? lui demanda-t-il poliment, alors même que les gens de notre région ne parlaient aucune autre langue.

— Bien sûr, répondit ma mère avec son accent impeccable de haut allemand, en écartant une mèche de cheveux de ses yeux avec sa main gauche.

Je hochai imperceptiblement la tête.

Son visage s'illumina.

— Puis-je entrer ?

Ma mère effectua un petit mouvement rapide des doigts qui signifiait « pourrais-je vous en empêcher ? » et il fit un pas à l'intérieur.

Elle posa sa main armée sur le bord de l'évier et avisa avec un froncement de sourcil la boue qu'il déposait sur son sol propre. Mon petit frère Marek se leva. Il n'avait que huit ans mais il prenait son rôle d'homme de la maison très au sérieux.

Le capitaine retira sa casquette. Il avait des cheveux courts et parsemés de mèches grises, le visage ouvert d'un campagnard habitué à regarder le ciel. Ses lèvres étaient fines et peut-être cruelles, mais les rides autour de ses yeux indiquaient son goût pour l'humour. Il paraissait plus vieux sans sa casquette.

— J'ai un peu observé votre ferme... (Le visage de ma mère s'assombrit et il eut un geste de la main.) Je voudrais vous offrir de l'aide pour les récoltes.

Pour mieux pouvoir les confisquer, songeai-je, sachant que ma mère pensait la même chose. Ils réquisitionnaient le moindre navet, le moindre boisseau d'avoine, le moindre jambon qu'on produisait.

— J'ai la charge d'un groupe de prisonniers de guerre de la scierie de Mankendorf. Ils restaurent la route pour le passage des camions de bois, mais je pourrais vous prêter un ou

deux hommes pour les périodes les plus chargées. J'ai pour mission d'améliorer la sylviculture et l'agriculture de la région. C'est une grande ferme pour vous deux.

— Trois, précisa mon frère, et ma mère posa une main sur son épaule pour le mettre en garde.

Le capitaine hocha la tête avec sérieux.

— Oui, trois, en effet.

Il avait raison, bien sûr. Même en travaillant du lever au coucher du jour, il était impossible pour ma mère et moi d'accomplir le travail de mon père, de mon frère Jan et des deux employés qu'on avait perdus.

— Comment t'appelles-tu ? demanda le capitaine à mon frère d'un ton amical.

Il hésita avant de répondre « Marek », le nom qu'il avait hérité de son grand-père tchèque. En dehors de la maison et à l'école, il utilisait généralement son autre nom, Heinrich, qui lui venait du père de notre mère. Ma mère et moi échangeâmes un regard, mais sans dire un mot.

— C'est une très jolie ferme, poursuivit le capitaine. J'ai grandi dans une ferme et je sais le travail que ça représente.

Je songeais que je préférais les vrais nazis, ceux qui ne se donnaient pas la peine de faire la conversation et qui retournaient toutes les pièces sans demander la permission, comme si c'était leur droit. On pouvait les haïr de toutes nos forces. On gardait les yeux rivés au sol quand ils se trouvaient dans les murs, conscients que nos visages trahiraient notre haine.

Mais avec le capitaine Mielleux, même la première fois, ce fut lui le premier qui détourna les yeux lorsque je le fixai dans les siens.

— Qu'est-ce qui est le plus urgent ? demanda-t-il.

— D'abord, on doit couper le foin avant qu'il y ait un orage, déclara ma mère, et il hocha la tête.

C'était bizarre de l'entendre parler allemand dans la maison. On ne parlait que le tchèque ici depuis cinq ans, depuis que les nazis étaient entrés dans Prague.

— Demain matin, dans ce cas, dit-il, avant de remettre sa casquette et de lever le bras en guise de salut, qui ressemblait plutôt à un geste destiné à se protéger les yeux du soleil.
« Heil Hitler. »

On murmura quelque chose d'inintelligible, il tourna les talons et s'en alla. Marek se rassit.

Les pas du capitaine s'éloignèrent de la maison. Une raideur de l'une de ses deux jambes se manifestait dans le claquement irrégulier de ses bottes. Je supposais que c'était la raison pour laquelle il n'était pas en train de massacrer des Russes ou de traquer les partisans comme mon père et Jan. Peut-être qu'il avait une jambe de bois.

Une fois qu'il fut hors de portée, ma mère soupira et revint au tchèque.

— Eh bien, dit-elle, je ne peux pas dire que ça ne va pas nous aider. Du moment qu'il ne vient pas sans arrêt fourrer son nez dans nos affaires.

À cinq heures et demie, le lendemain matin, ma mère et moi étions encore en train de petit-déjeuner lorsqu'on entendit un bruit sourd sur les portes qui donnaient sur la route et ouvraient sur la cour de notre ferme.

Ma mère termina son café et passa un léger châle sur ses épaules.

Elle se tint très droite, la mâchoire bien ferme, comme si elle s'attendait à devoir prouver qu'elle était bien l'agricultrice, et pas seulement la femme de l'agriculteur. Elle avait dissimulé ses boucles noires sous un foulard noir, ce qui lui donnait un air sévère et presque effrayant. Nous enfiliions nos sabots au moment où le capitaine Mielleux frappa à la porte de derrière et demanda poliment si nous étions prêtes. Il semblait tellement content de lui que j'aurais pu le gifler.

— Je crains de devoir aussi laisser un garde, à cause de votre mari et de votre fils aîné.

Il haussa les épaules d'un air d'excuse.

Ma mère ne dit pas un mot mais lui ferma la porte au nez, traversa la cuisine et la cour à toute allure pour soulever l'énorme poutre derrière les portes métalliques. À l'extérieur se trouvait un petit camion, avec une vingtaine d'hommes à l'intérieur. Cinq prisonniers et un garde âgé étaient en train d'en descendre. Ma mère tint l'une des immenses portes ouverte, juste de quoi les laisser entrer en file indienne, et examina minutieusement chacun des hommes qui passait. En dernier apparut le capitaine Mielleux, qui insista pour l'aider bien inutilement à remettre la poutre en place.

Les cinq prisonniers de guerre pénétrèrent dans notre cour et le garde leur donna sèchement l'ordre de s'arrêter. Je m'appuyai contre la table de la cuisine en bâillant pour les observer. Marek passa sa tête derrière moi.

Les hommes s'alignèrent et ce fut la première fois que je vis Bill. Il se démarquait des autres à cause de ses cheveux blonds, de ses yeux bleu ardoise et de son visage poupon, presque trop joli pour un homme. Je l'aurais pris pour un Polonais ; je ne savais pas que les Anglais pouvaient avoir ce genre de physique. Tous les prisonniers, y compris lui, étaient bouche bée devant ma mère, qui se tenait devant eux à côté du capitaine Mielleux. L'espace d'un instant, je la vis à travers leurs yeux : sa silhouette féminine, ses yeux sombres et sa tête haute. Malgré sa jupe de travail usée, elle avait une attitude majestueuse, telle une reine déguisée en paysanne.

— Ils feront l'affaire, déclara-t-elle, avant de traverser la cour dans un claquement de sabots pour récupérer des outils dans l'écurie.

Les prisonniers regardaient autour d'eux pour appréhender les lieux : la maison, les écuries, la grange et la grange à foin, qui formaient un carré étroit autour de notre cour fermée. Peut-être cherchaient-ils des moyens de s'échapper. Leurs yeux se fixèrent sur moi à mon approche. Lorsque je leur rendis leur regard, ils baissèrent le leur ou le firent dévier vers un objet neutre : la pompe à eau, la vieille baignoire en étain,

notre toit de tuile rouge vif. Ils savaient que le garde les surveillait attentivement. Bill, lui, continua de me fixer de son regard clair et évaluateur, et je dressai le menton sans défaillir. Ce n'était pas le coup de foudre ni même du désir, mais il se passait quelque chose : un frisson métallique dans l'air, une sorte de défi lancé et renvoyé. Peut-être une forme de reconnaissance.

Le capitaine Mielleux échangea des banalités avec ma mère pendant qu'elle distribuait les faux, les fourches et les râteliers, mais le garde maintenait quant à lui son fusil pointé sur les hommes désormais équipés d'outils dont ils auraient pu se servir comme d'une arme. Il se racla la gorge et s'adressa à eux en anglais.

— Que personne ne tente rien de stupide, les gars. N'oubliez pas que j'étais dans les tranchées, et j'ai beaucoup de comptes à régler.

Ils hochèrent la tête et je notai pour moi-même que le vieux garde parlait un anglais parfait.

Ma mère poussa la porte de la grange à foin et ouvrit la marche en direction des champs. Je passai la dernière. Le capitaine Mielleux avança de sa démarche raide aux côtés de ma mère, tentant de terminer la conversation tandis qu'elle s'éloignait. Je ne pus retenir un sourire et croisai de nouveau le regard de Bill, dans lequel je distinguai à la fois l'amusement et l'approbation. Son visage semblait s'illuminer quand il souriait.

Le capitaine Mielleux dut se rendre compte qu'on se moquait de lui car il s'arrêta soudainement, fit claquer ses talons et lui souhaita une très bonne journée. Ma mère se retourna et le remercia poliment pour l'aide qu'il lui apportait à la ferme. Il reprit la direction de sa voiture avec un air très satisfait de lui-même.

Arrivée à la lisière du premier champ, ma mère fit une démonstration du maniement de la faux aux quatre hommes qui en avaient été équipés. Deux d'entre eux lui jetèrent à

peine un regard, mais Bill se concentra pour imiter ses gestes. Je supposais que c'était un citadin et que c'était nouveau pour lui. Elle les fit pratiquer jusqu'à être satisfaite. Les deux qui n'avaient rien suivi avaient à l'évidence déjà effectué de nombreuses récoltes auparavant, mais Bill et son compagnon exécutèrent plusieurs coups maladroits avant de parvenir à couper quoi que ce soit. J'étais embarrassée pour eux, mais ma mère, patiente, positionna correctement le coude droit de Bill jusqu'à ce qu'il fauche proprement les tiges et me jette un regard de plaisir et de triomphe. Je ne pus m'empêcher de lui répondre par un sourire.

Les gardes avaient bien fait de réveiller tôt les prisonniers, car la chaleur s'abattit bientôt d'un ciel sans nuage. Couper le foin était un travail fatigant qui donnait soif ; il fallait tout entreposer dans la grange avant que la pluie ne risque de tomber. Par ces chaudes journées, on n'était jamais à l'abri d'un orage. L'un après l'autre, les hommes demandèrent la permission de retirer leur veste d'uniforme, puis leur chemise au-dessous. Je fus choquée par leur maigreur, par leurs côtes qui ressortaient comme celles d'un cheval négligé. Certains, y compris Bill, portaient des maillots de corps en piteux état. Sans prêter attention au garde qui lui hurlait de se dépêcher de se remettre au travail, il noua soigneusement sa chemise pour en faire un couvre-chef improvisé qui protégeait également sa nuque et ses épaules émaciées. En avisant sa peau pâle, je songeai qu'il prenait sans doute facilement des coups de soleil. Moi, au soleil, je ne brûlais pas, je ne faisais que brunir.

Ma mère et moi accomplissions la tâche avec eux pour nous assurer qu'ils suivaient ses directives. Qui sait de quelle étrange manière on procédait en Angleterre ?

Quatre des hommes, dont Bill, travaillaient dans les rangées avec leurs faux et coupaient le foin parfumé, tandis que Mère et moi, ainsi que le cinquième homme, suivions, pliés en deux, pour ramasser le foin et former des ballots que l'on

ficelait grossièrement avec des tiges avant de les laisser sécher à l'air libre. La progression, lente et régulière, se faisait en silence ; de temps en temps, Mère et moi nous redressions pour jeter un regard alentour.

Elle surveillait les travailleurs munis de faux pour s'assurer qu'ils savaient ce qu'ils faisaient, qu'ils ne manquaient rien, qu'ils n'avaient pas besoin de la pierre à aiguiser pour réaffûter leurs outils. J'observais de mon côté la couleur dorée du champ, le bleu de Chine du ciel et – du coin de l'œil – les mouvements de balancement aisés qu'effectuait désormais Bill avec sa faux. Je voyais les muscles de son dos et de ses épaules onduler. Il y avait quelque chose de fluide et rapide dans ses gestes. Vif et ondoyant.

Bill sifflait pour accompagner ses efforts et balançait la faux en rythme avec la musique. Je ne reconnaissais aucun des airs, mais de temps à autre, les autres hommes se joignaient à lui et chantaient en chœur.

Quand il devint évident que le garde comptait les faire travailler toute la matinée sous la chaleur sans rien boire, Mère m'envoya chercher de l'eau à la ferme, que je leur servis chacun leur tour dans une tasse en fer-blanc. Bill afficha un grand sourire. L'une de ses dents du haut était ébréchée.

— J'aurais aimé... bière, dis-je dans mon anglais hésitant, et son sourire s'agrandit encore.

— Je vais faire comme si c'en était.

Il fit claquer ses lèvres d'un air appréciateur. Je voyais bien qu'il cherchait quelque chose à dire pour prolonger la conversation.

— Vous faites de la bière ici ? demanda-t-il.

Je hochai la tête.

— On fait pousser...

Je ne savais pas comment dire « orge ».

— Vous faites pousser de la bière ? (Il feignit la stupéfaction.) Alors je suis mort et je suis arrivé au paradis.

Un rire m'échappa et le garde s'approcha pour donner un coup de canon de son fusil dans les côtes de Bill, avec une violence suffisante pour lui causer un bleu plus tard, et s'écria en anglais :

— Retourne au boulot. Sale paresseux.

J'appris rapidement qu'il ne fallait pas rire tout fort ou attirer l'attention du garde sur les prisonniers.

Le garde se tenait au bord du champ, à l'ombre d'un arbre décharné, et nous regardait travailler en jouant avec son fusil et en triturant son col serré. La sueur dégoulinait sur son visage. Il ne cessait de chasser un taon tenace ou un moustique et j'espérais qu'il allait se faire piquer. C'était un auxiliaire, et non un membre de l'armée régulière – il était peut-être bien content d'avoir trouvé du travail comme garde de prisonniers de guerre plutôt que de retourner au front. J'étais certaine qu'il savait avec quelle facilité ce groupe d'hommes jeunes pouvaient le maîtriser, s'ils le décidaient. Les seules choses qui le protégeaient d'eux, c'étaient son fusil et son sentiment de suffisance. Et le fait qu'en cas de tentative de fuite, ils se trouvaient au fin fond de l'Europe nazie, à un millier de kilomètres des pays neutres, la Suisse et la Suède. Je sentais que Bill me regardait regarder le garde, mais je ne tournai pas les yeux vers lui.

Les prisonniers furent autorisés à prendre une pause pour déjeuner à midi, et ils sortirent de minuscules quignons de pain de leurs sacs. Après un regard à leurs rations, Mère m'indiqua de retourner à la ferme chercher la miche qu'elle avait cuite la veille, du beurre frais et du fromage. Je ramenai également de la bière, pour amadouer le garde et m'assurer qu'il continuerait à nous amener l'équipe. Je pris soin de lui apporter son déjeuner en premier, et je masquai ma consternation en voyant la part de fromage dont il se servit. J'aurais dû cacher le morceau et ne lui apporter que sa part.

J'emportai ce qu'il restait aux prisonniers, qui étaient étendus à l'ombre d'un grand chêne. Certains dormaient. Seul Bill était assis, adossé au tronc, et m'observait faire le tour des hommes. Chacun me regarda comme si je leur servais le meilleur repas de leur vie. J'avais gardé la part de Bill pour la fin.

Il me sourit en me voyant m'accroupir devant lui avec ma petite part, et je lui rendis son sourire. Ses yeux semblaient encore plus bleus qu'ils ne m'étaient apparus dans la cour de la ferme. Il avait une grande bouche, comme si elle aimait sourire. Les autres ne s'intéressaient qu'à la nourriture que je venais de leur donner, mais lui soutint mon regard.

— Vous faites le pain et le fromage ici aussi ? demanda-t-il plus lentement en articulant.

Je m'efforçai de retrouver mes piètres notions d'anglais et regrettais de ne pas avoir mieux écouté à l'école.

— Oui, on le fait.

— C'est le meilleur que j'aie mangé depuis des années.

Il me sourit jusqu'à ce que je baisse les yeux. Je n'étais pas souvent à court de mots, mais je ne trouvais rien dans mon vocabulaire anglais.

— Je... espère... vous plaît, dis-je lentement.

Ses yeux scintillèrent avec malice.

— Oh, ça me plaît beaucoup.

Mon ventre se noua, comprenant qu'il ne parlait pas du fromage, mais je répliquai en tchèque :

— Vous n'avez pas beaucoup de filles avec lesquelles me comparer.

Je me maudissais de ne pas savoir m'exprimer en anglais.

Je sentis son regard posé sur moi tandis que je rejoignais ma mère.

À la fin de l'après-midi, le plus gros champ avait été récolté et les ballots emportés à la fourche dans notre chariot tiré par un cheval. C'était moi qui m'occupais de la jument, qui

lui tenais la tête et la guidais, même si elle était tellement habituée à ce travail qu'elle n'avait pas réellement besoin de moi. Je lui caressai le museau et lui apportai l'herbe la plus douce.

Je savais sans avoir besoin de chercher où se trouvait Bill grâce à son habitude de siffler ou de fredonner quand il travaillait. La musique vibrait en lui.

Il faisait chaud, c'était un pénible labeur, et je retournai deux fois à la maison chercher de l'eau pour les prisonniers. Chaque fois que je leur en apportais, je gardais Bill pour la fin et j'essayais de lui soutirer un mot ou deux, malgré le regard attentif du garde.

— Je m'appelle Bill, déclara-t-il. Et toi ?

— Izabela, répondis-je.

Il répéta deux fois mon prénom avec le plus grand sérieux, « Izabela, Izabela », comme s'il était capital pour lui de le prononcer correctement.

— Il a une signification ? demanda-t-il, mais je ne savais pas comment lui répondre en anglais.

Je haussai les épaules et secouai la tête.

— Je crois qu'il y avait une reine Izabela. D'Espagne, ajouta-t-il, et je secouai de nouveau la tête, étonnée.

— Bill, dis-je. Que signifier ?

— Aucune idée. C'est un nom de roi. Guillaume le Conquérant¹. (Il désigna avec regret ses vêtements râpés.) Un curieux genre de conquérant.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il racontait ni pourquoi il se mit à rire – en silence pour ne pas être entendu par le garde –, mais sa joie était contagieuse et je me mis à glousser en silence à mon tour. J'eus soudain la sensation extraordinaire que dans toute cette épreuve, ce désordre, il était possible d'éprouver de la joie. La même sensation se lisait sur le visage de Bill.

1. En anglais, William the Conqueror, Bill étant un diminutif de William. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

À la fin de la journée, on était tous recouverts de poussière de foin, qui collait aux cheveux et à notre peau moite.

Le garde surveilla les hommes qui se lavaient à la pompe et l'actionnaient tour à tour pour leur voisin. L'un après l'autre, ils se déshabillèrent jusqu'à la taille et plongèrent leur tête et leur corps sous l'eau glacée, électrisés et galvanisés par le choc de température, en se poussant et en s'aspergeant mutuellement, comme des enfants. Debout à l'entrée de la grange, j'essayais de paraître détachée, de faire semblant de regarder ailleurs, comme si je n'étais pas en train d'observer, comme si je n'attendais pas le tour de Bill.

Mais du coin de l'œil, je le vis retirer sa veste et se mettre torse nu. J'avisai sa maigreur terrible, la blancheur de sa peau, les muscles tendus de ses bras secs, et quelque chose se retourna au fond de moi, comme un poisson fraîchement sorti de l'eau. Il se frotta les cheveux sous le jet d'eau, puis recula et rejeta la tête en arrière, tout en riant, comme s'il n'était pas un prisonnier à moitié affamé, sur une terre très éloignée de la sienne, mais rien qu'un garçon se sachant observé par une fille, en douce, et qui aimait ça. Il remit ses vêtements. Ses cheveux étaient plus sombres quand ils étaient mouillés, et s'éclaircissaient à mesure qu'ils séchaient.

Je retirai mes sabots et m'approchai de la fenêtre du palier, au-dessus des portes du chariot, afin que ma mère ne me voie pas regarder le camion s'éloigner. Mais Bill, lui, trouva le moyen de savoir où j'étais et m'adressa un infime salut au moment où ils tournaient au coin de la route.

Lorsque je pénétrai dans la cuisine, ma mère aplatissait une double portion de pâte à pain sur la table. Marek était en train de jouer par terre avec ses petites voitures. Ma mère avait aux lèvres un sourire comme je ne lui en avais pas vu depuis le départ de mon père et de Jan, mais dès qu'elle me vit, son sourire céda la place à un froncement de sourcils.

— Fais plus attention, dit-elle.

Je rougis de nouveau en me demandant si je serais jamais capable de lui cacher quelque chose.

— Le garde peut voir tout ce que je vois, ajouta-t-elle.

J'en doutais.

— Je sais que c'est dur avec tous les garçons qui sont partis, mais c'est impossible.

— Quels garçons ? demanda Marek.

On ne lui prêta pas attention.

Je détestais qu'on me dise que quelque chose était impossible, décidant sur-le-champ que je devais prouver le contraire. J'avais hérité ça de ma mère ; elle était exactement comme moi. Si quelqu'un lui avait dit qu'elle ne pouvait pas se joindre aux partisans, elle aurait essayé, exactement comme moi.

Sa conception de l'éducation, c'était de me plier à sa volonté, mais je lui avais toujours tenu tête. Petite, j'avais décidé que je ne voulais pas manger de lapin. J'avais serré les lèvres et refusé de manger le plat qu'elle avait préparé. Elle m'avait donc rapporté la même assiette de civet repas après repas, me refusant toute autre nourriture, déclarant : « Si tu ne veux pas manger ça, c'est que tu n'as pas faim. » Je n'avalai rien pendant des jours, jusqu'à en avoir la tête qui tourne. Lorsqu'elle avait sèchement déposé le plat de lapin devant moi pour le petit-déjeuner du troisième jour, une légère couche de moisissure avait commencé à se former à la surface. Mon père s'était alors interposé, comme je savais qu'il le ferait, avait donné le civet aux cochons et dit à ma mère : « Elle est comme toi. » Par la suite, chaque fois que la famille mangeait du civet de lapin, ma mère me préparait une assiette de navets bouillis, même après que je lui ai assuré que j'aimais ça, désormais.

Pourtant, elle avait raison en ce qui concernait le manque de garçons. Il n'y en avait pas un seul de plus de quatorze ans à des kilomètres à la ronde. La minuscule poignée de personnes qui parlait tchèque s'était empressée de rejoindre

la résistance, comme mon père et Jan, mais la majorité germanophone s'était engagée dans l'armée nazie ou était partie travailler dans des usines à travers le Reich. De nombreuses anciennes camarades de classe étaient parties elles aussi, et parmi celles qui restaient, la rumeur courait que Matylda et Dagmar s'offraient gratuitement aux soldats cantonnés non loin. Au moins, leurs vies avançaient, tandis que la mienne était figée dans le marbre, la même routine quotidienne depuis mes quinze ans. Cinq longues années pendant lesquelles j'aurais dû faire tant de découvertes, au lieu de quoi mon univers s'était réduit à cette ferme et cette maison, ponctué uniquement par les sorties occasionnelles au marché ou à l'église. Une vie qui me confinait comme des chaussures devenues trop petites.

— Tu as travaillé dur aussi, dit-elle pour essayer de se faire pardonner.

Je souris à contrecœur.

— Et toi donc.

Depuis quand ne s'était-il pas passé un jour sans qu'elle travaille dur ? De quoi était faite sa vie, en dehors du travail ?

Après notre repas, je me glissai dans ma chambre et récupérai le livre d'anglais qui datait de l'école, l'ouvris à la première page et m'appliquai avec une concentration absolue. Je n'aurais pas la même vie que ma mère. J'allais m'en assurer.

2



Quand son groupe de travail avait été déchargé à la ferme de Vražné ce premier matin, Bill avait senti des petits picotements dans la nuque, comme si quelque chose allait arriver. Au cours des cinq dernières années, il avait eu la sensation récurrente que son univers s'élargissait et se rétrécissait alternativement, encore et encore, comme s'il vivait dans la cage thoracique d'une espèce de créature vivante. Et ce matin-là, il était sur le point de s'élargir.

Il jeta un coup d'œil à son copain Harry, mais ce dernier bâillait et se grattait, inconscient du caractère spécial de cette journée. Ils étaient partis tôt et une nouvelle journée de dur labeur les attendait. La seule différence que notait Bill, c'était la présence du vieux garde avec eux, ainsi qu'un capitaine habillé chic. En général, on se contentait de les larguer sur le lieu de travail du jour – une clairière, une route en travaux, une ferme – sous la surveillance d'un type du coin armé et zélé, adorateur du régime nazi. Bill se demandait ce que cette ferme avait de spécial pour nécessiter la présence de deux soldats.

La porte de la cuisine s'ouvrit et il sourit. Une femme bien proportionnée, dans les quarante-cinq ans, sortit en sabots et jupe miteuse, les cheveux enveloppés dans un foulard, mais

avec l'élégance impérieuse d'une femme qui assistait à un bal. Bill songea : *Ah, voilà la raison de leur présence. Ce n'est absolument pas nous qu'ils viennent tenir à l'œil.*

Un instant plus tard, une fille de la moitié de son âge émergea de la maison et s'appuya nonchalamment contre le montant de la porte, comme si elle n'avait aucune idée de l'effet qu'elle produisait sur ces jeunes hommes en manque de femmes. Si la mère était séduisante, la fille était une véritable oasis en plein désert. Bill sentit Harry se redresser à côté de lui et il fit de même. Les yeux de la fille les passèrent en revue pour les jauger. Elle avait des boucles noires, des yeux de chat et un corps aussi souple et svelte que celui de sa mère était rond et féminin. Bill soutint son regard et les murs de la ferme semblèrent reculer.

Il avait déjà éprouvé cette sorte d'élargissement de son univers auparavant. Tout d'abord, en 1939, alors qu'il avait dix-huit ans, que son équipe de football du dimanche avait éclusé trop de bières après un match et qu'ils s'étaient mis au défi de s'engager dans l'armée. Il n'avait pas vraiment eu conscience de renoncer ainsi à tout contrôle sur sa vie pour une période indéterminée ; pas vraiment eu conscience qu'à partir de ce jour, ce serait quelqu'un d'autre qui lui dirait où aller, quoi porter, quoi manger, quand aller se coucher et quand se lever, qui tuer. Mais en entrant dans son camp d'entraînement, il avait compris que sa vie ne serait plus réduite au pub de Stoke Newington, là où il avait grandi, à la navette familière entre Londres et la gare de Paddington où il travaillait, à la maison où il s'entraînait au saxophone ou encore au bar, où il jouait du piano, le soir.

Après leur entraînement de base, son monde s'était de nouveau élargi le jour où il avait franchi la passerelle du bateau à Portsmouth pour une destination de guerre inconnue, pénétré dans une vie remplie de dangers et de possibilités, y compris les nouvelles sensations de mal de mer et de mal du pays. Il lui tardait de revoir sa mère, sa cousine Flora,

et même son patron à la billetterie. Les touches de piano lui manquaient, elles qui avaient été comme des extensions de ses propres doigts, une partie de son corps d'aussi loin qu'il s'en souvînt. Il avait subi l'ennui de la haute mer, où les parties de cartes interminables constituaient les seuls divertissements durant le long voyage autour de l'Afrique du Sud et du canal de Suez. Il lui arrivait de jouer de l'harmonica pour les autres. Il aperçut la montagne de la Table en contournant Le Cap et il finit par sentir le sable râpeux du désert sous ses bottes.

Son bataillon planta ses tentes dans l'obscurité glaciale et, le lendemain matin, lorsque Bill repoussa le rabat de la tente, il se retrouva face à une immense pyramide.

— Je crois qu'on est en Égypte, lança-t-il par-dessus son épaule.

— Ils ont intérêt à avoir du thé, à la Naafi¹, répondit Harry.

Mais Bill se fichait du thé ; il avait hâte de pouvoir gravir la pyramide et, une fois au sommet, il se tint debout, les bras écartés, face à un monde qui était devenu bien plus immense qu'il aurait pu l'imaginer.

Ce soir-là, Harry avait accompagné certains des gars faire le tour des bordels locaux, mais Bill avait refusé de se joindre à eux.

— Viens pas te plaindre si tu chopes la chaude-pisse, le prévint-il.

Au lieu de quoi il se contenta des souvenirs des filles restées au pays, et flâna au hasard des rues et des bazars, s'imprégnant de la nouveauté, frémissant d'excitation.

L'univers de Bill continua de s'élargir, puis de se rétracter, des merveilles étincelantes du Caire aux espaces confinés et étouffants d'un char parcourant pesamment le désert des

1. Navy, Army and Air Force Institutes, organisme approvisionnant les forces armées britanniques en biens de consommation

jours durant. Les mitrailleurs prenaient place chacun leur tour dans la tourelle pour prendre l'air frais. Ils devinrent irritables les uns envers les autres, comprimés ensemble dans une boîte en métal sous le soleil torride – une boîte en métal qui pouvait aussi devenir leur cercueil. Pour les vingt et un ans d'Harry, ils ouvrirent une boîte de corned-beef, et il faisait tellement chaud dans le char que la viande était liquide. Ils souffrirent d'un ennui abrutissant, cuisaient le jour et frissonnaient la nuit, jusqu'à ce que, soudain, ils se retrouvent au milieu de la terreur et du vacarme assourdissant de la bataille, entourés d'explosions d'obus, exposés comme une rangée de canards dans un stand de tir forain.

Harry et lui avaient tout traversé ensemble, comme deux serre-livres : Bill le blond d'un côté de l'étagère et Harry avec ses cheveux bruns ondulés, de l'autre. Les filles ne résistaient pas au regard mi-clos de Harry, tandis que les hommes d'un certain genre étaient attirés par la beauté délicate de Bill. Il était arrivé plus d'une fois qu'Harry doive les reprendre. C'était plus qu'une simple amitié de temps de paix. Bill avait vu les mêmes horreurs qu'Harry ; Harry avait éprouvé la terreur de Bill. Ils se faisaient implicitement confiance, surveillaient les arrières de l'autre, partageaient leur nourriture. Ils avaient des désaccords, évidemment, et se rendaient souvent fous mutuellement, mais chacun savait que l'autre le hisserait sur son dos et le transporterait loin du champ de bataille jusqu'à s'écrouler. C'étaient des frères d'armes.

Ils avaient été capturés ensemble pendant la bataille de Tobrouk en 1941. Leur char avait été touché et ils avaient tous dû quitter précipitamment l'habitacle empli de fumée, pour se jeter tout droit dans les bras armés des nazis. Ils n'avaient eu d'autre choix que de lever les mains au-dessus de leur tête et de s'avancer vers leurs ravisseurs.

— J'ai les jambes en coton, dit Bill à Harry.

Harry eut un sourire sombre.

— Au moins, on n'aura plus jamais à monter dans un char.

Ils éclatèrent tous de rire quand l'un des soldats nazis annonça :

— La guerre est finie pour vous, les tommies.

— Mince alors ! s'exclama Bill. Je pensais qu'on entendait ça qu'au cinéma.

Après trois mois passés dans un camp de prisonnier vicieusement gardé en Lybie, où tout le monde eut la diarrhée et frissonna sans couverture pendant les nuits aux températures négatives, où les hommes de la tribu qui les surveillaient suspendaient un homme par les poignets toute la journée sous le soleil torride, rien que pour s'amuser, ils furent emmenés en bateau en Sicile. La cale était tellement bondée de détenus qu'ils furent nombreux à devoir s'allonger comme des sardines sur le pont. Mais Bill et Harry furent ravis d'être là-haut, cernés par le bleu de la mer, entourés par les dauphins qui jouaient à côté du bateau. Avec le ciel qui se déployait au-dessus de lui, Bill eut la sensation de pouvoir respirer pour la première fois depuis des mois. Mais à peine avait-il connu l'expansion de son univers que celui-ci se rétrécit de nouveau, sous la forme d'un fourgon à bestiaux obscur qui les trimballa en cahotant jusque dans le sud de l'Italie et aux quartiers exigus, aux tours de guet et aux fils de fer barbelés d'un camp de prisonniers de guerre.

Les gardes de Mussolini étaient plus aimables que les Lybiens, et la nourriture était meilleure, mais ils n'avaient rien pour occuper leurs longues, très longues journées, et rien non plus pour se protéger des moustiques qui essayaient de les manger vivants dès le coucher du soleil. Certains tuaient le temps en effectuant des paris sur la vitesse à laquelle un lézard pouvait grimper au mur. D'autres essayèrent d'enseigner une langue ou l'algèbre à un groupe. Harry se lança à fond dans la gymnastique. Bill fermait les yeux et jouait un

piano imaginaire, ou parfois de la vraie musique sur l'harmónica qu'il avait dans la poche quand leur char avait été touché. Un jour, Bill et Harry tentèrent de s'échapper en grim pant dans le chariot de linge sale au moment où il passait les grilles. La menace du peloton d'exécution, commuée en isolement, leur fit jurer de ne plus jamais essayer.

— Concentrons-nous simplement sur le fait de sortir d'ici vivants, dit Bill, et Harry approuva.

Alors que leur parvenait la nouvelle de l'avancée des Alliés en Italie, leur camp se mit à vibrer d'excitation, puis on annonça la capitulation de Mussolini. Pendant quelques jours, on ne parla plus que de liberté et de libération.

— Tu crois qu'ils vont nous laisser rentrer un peu chez nous, ou alors ils vont nous renvoyer au front ? demanda Harry.

Bill était à peu près certain qu'on ne les renverrait pas chez eux.

Un matin, les gardes avaient disparu, et alors que Bill et Harry pensaient être sur le point d'être libérés, des camions couverts de croix gammées firent leur apparition et de nouveaux gardes prirent la relève. Ils ne parlaient plus italien mais allemand. Les espoirs de liberté s'évanouirent une nouvelle fois. Ils furent rassemblés et emportés dans des trains à bestiaux qui, jour après jour, nuit après nuit, traversèrent les Alpes, l'Autriche, la Tchécoslovaquie puis la Pologne, jusqu'au camp géant de Lamsdorf.

Au sein du camp, le régime était le même que dans celui d'Italie ; deux appels par jour, l'exiguïté, le manque de nourriture et les patrouilles de gardes armés aux barricades. Mais Bill découvrit très vite que Lamsdorf était en réalité un immense centre de traitement destiné à fournir de la main-d'œuvre pour les usines, les mines, carrières et forêts du Troisième Reich. Il ne s'agissait plus des Romains qui avaient besoin d'esclaves pour faire fonctionner leur empire. La Convention de Genève déclarait l'interdiction de capturer

des officiers pour les mettre au travail, qui devaient donc rester prisonniers pendant la durée de la guerre, mais les sous-officiers et simples soldats comme Bill et Harry pouvaient être envoyés dans des camps de travail, des *Arbeitskommandos*, à travers de vastes étendues en Pologne, Tchécoslovaquie, Autriche et même directement en Allemagne.

— Fichons le camp d'ici, dit Bill en parcourant des yeux les tours de guet et les clôtures en barbelés. Je n'en peux plus de tout ça.

Harry et lui convinrent qu'ils ne voulaient pas apporter leur aide active à la machine de guerre nazie ; ils refusaient de produire de l'armement, de construire des chars ou d'extraire le charbon qui permettait tout cela, mais ils pensaient pouvoir assumer de participer à la gestion forestière et à l'agriculture ; ils s'inscrivirent donc pour travailler à la scierie de Mankendorf, située au fin fond de la campagne tchécoslovaque contrôlée par les nazis. Ils étaient tous deux des garçons de la ville, et aucun n'avait jamais coupé d'arbre ni même vu la moindre vache de près.

Comparé à la série de camps de prisonniers dans lesquels Bill avait vécu pendant trois longues années, depuis ses vingt ans, c'était la liberté. Ici, ils n'étaient pratiquement pas surveillés, rien qu'une rotation de vieux soldats et un grillage pas plus effrayant qu'un filet de court de tennis, mais personne n'essayait de s'échapper car il n'y avait nulle part où s'enfuir. Comme Harry l'avait rappelé à Bill, ils se trouvaient à près de mille kilomètre de la Suisse, et le trajet qui y menait était jonché de fous de la gâchette et de fervents défenseurs du Troisième Reich.

Rien d'étonnant à ce que Bill fût intrigué lorsque leur ancien garde et le capitaine les emmenèrent tous deux à la ferme pour la première fois. Il ne comprenait pas pourquoi ils avaient besoin d'être surveillés ici, et nulle part ailleurs. Jusqu'à ce qu'il voie la fille et sa mère. Bill jeta un coup d'œil à Harry et se dit que la fille allait forcément tomber sous son

charme, comme c'était toujours le cas. Mais Harry baïlla et la fille lui accorda à peine un regard.

Au lieu de quoi elle croisa le regard de Bill et le soutint. Il eut l'impression que l'horizon s'ouvrait tout autour de lui et que le ciel s'éclaircissait.

3



Mon travail, le lendemain, fut de guider la jument et de lui tenir la tête pendant qu'on remplissait et déchargeait le chariot de foin. Bill et Harry étaient dans les champs avec les râteaux et les fourches, et entassaient les ballots à l'arrière du chariot pour les transporter dans la cour de la ferme, où les autres prisonniers exécutaient les ordres de ma mère pour empiler le foin dans la grange.

Le temps devint de plus en plus humide, jusqu'à ce que tout le monde finisse moite de transpiration. Bill lui-même cessa de siffler, et je compris qu'il commençait à fatiguer. Je voulais dire à ma mère qu'on en demandait trop aux prisonniers, mais sa bouche n'était qu'une ligne rigide et je compris que c'était inutile. Un nuage sombre apparaissait à l'horizon. L'heure du déjeuner approchait, mais elle n'autorisa aucun répit.

— Il faut qu'on rentre le foin avant la pluie, dit-elle au garde en allemand.

Je fis le tour des hommes pour leur donner de l'eau et du pain, mais leur pause ne dura qu'un court instant. Bill était à bout de souffle, et ses yeux étaient bleu foncé comme une ardoise humide. Je trouvais curieux qu'ils changent sans cesse de couleur, mais peut-être n'avais-je jamais autant fait attention aux yeux de qui que ce soit auparavant.

On passa l'après-midi à nettoyer toutes les rangées, jusqu'à ce qu'il y ait plus de foin dans la grange que dans le champ.

Bill et moi nous croisions dans le champ en échangeant des sourires secrets. On travaillait de plus en plus vite, propulsés dans une bataille contre les conditions météorologiques. Le nuage noir couvrit le soleil et la lumière s'assombrit comme au crépuscule ; le vent soufflait les feuilles sur le chêne.

Bill et Harry enfourchaient les derniers ballots dans le chariot lorsque le premier éclair zébra le ciel tout entier. Le cheval hennit et tout le monde releva subitement la tête. Je rassurai la jument en comptant à voix haute « *jedna, dvě, tři* », tandis que le tonnerre ébranlait les collines.

— Trois miles, s'écria Bill.

Kilomètres, songai-je.

— Exactement comme dans *Loin de la foule déchaînée*, de Thomas Hardy, s'écria-t-il.

Je souris pour transmettre mon incompréhension tout en retenant fermement la bride.

— C'est un livre, qui parle d'un terrible orage (il enfourna le dernier ballot de foin dans le chariot) et d'une jolie fille.

Je compris cette partie. Je me fis la promesse d'apprendre à lire suffisamment bien en anglais pour trouver un exemplaire du livre et connaître l'histoire en entier. Harry regarda Bill, puis moi, et dit :

— Je m'arrête là.

Puis il courut en direction de la maison et de la grange. J'émis un claquement à l'intention du cheval et il se mit en marche dans la même direction. Bill nous emboîta le pas.

— Je te le lirai un jour, déclara-t-il au moment où la première grosse goutte de pluie tombait sur mon nez.

Avant que je puisse l'en empêcher, il grimpa sur le chariot en marche et tira une bâche par-dessus le foin qu'il avait eu tant de mal à récolter. Un nouvel éclair éclata et illumina son visage. Je m'efforçai de maintenir la bride de la jument sans

avoir le temps de compter avant qu'un coup de tonnerre assourdissant ne retentisse au-dessus du village. Je tournai vivement la tête pour vérifier si la foudre avait touché un arbre, mais aucune flamme ne jaillit dans le ciel. Bill me rejoignit d'un bond et la pluie se mit à tomber, lourde et soudaine, comme si on avait pénétré sous le jet d'une lance à incendie.

La pluie dégoulinait sur nos visages et dans le col de ma robe. Courant tant bien que mal à côté du cheval, je tendis la main à Bill. Il l'attrapa fermement et galopa à mes côtés en me regardant à travers le rideau de pluie. Dans ce regard, je discernai une question, une reconnaissance, une avidité. Je l'attirai vers moi et on s'embrassa en trébuchant d'un pas décalé, les dents s'écrasant contre nos lèvres. J'avais envie de lâcher la jument pour l'embrasser correctement, mais Bill s'écarta.

— Tu dois y aller. C'est trop dangereux, dit-il.

Il recula et contourna le chariot pour entrer dans la grange. Ma mère déboula sous la pluie pour s'assurer que le foin était à l'abri.

— C'est grâce à Bill, lui dis-je.

On détacha la jument du brancard, puis je l'emmenai dans l'écurie qui jouxtait la grange.

Du coin de l'œil, je vis Bill se plier en deux, poser les mains sur ses genoux et souffler après les efforts de la journée et de la course ; il rit et dit quelque chose à Harry. J'espérais qu'il ne lui racontait pas qu'il m'avait embrassée. La pluie martelait le toit de la grange.

Le garde me surprit à regarder Bill et je me tournai vers Mère.

— On a réussi !

Elle me prit la bride de la jument des mains.

— Tu es trempée ! Va te sécher à la maison et ramène à manger pour tout le monde.

Je me retins de jeter un regard à Bill et je me ruai vers la maison en m'éclaboussant les jambes dans les flaques de boue qui s'étaient formées entre les pavés.

Je grimpai à l'étage et retirai mes vêtements mouillés, que je laissai au sol. Dans mon miroir, je vis mon reflet, joli et empourpré malgré mes cheveux hirsutes. Mes pupilles étaient tellement dilatées que mes yeux ne semblaient même plus verts, mais aussi sombres que ceux de ma mère. Je me frottai les cheveux sans pouvoir me départir de mon sourire, enfilai rapidement des vêtements secs, remplis un panier de nourriture et passai le ciré de ma mère par-dessus ma tête et le panier, avant de retourner en courant dans la grange.

Le capitaine Mielleux fit son apparition au moment où je distribuais la nourriture, et ma mère l'accueillit comme un vieil ami, en lui tendant les mains pour les serrer.

— On a réussi ! Merci infiniment.

Il fit claquer ses talons et salua en posant les doigts sur sa casquette, plutôt qu'en effectuant un véritable salut nazi.

— J'en suis très heureux. (Il ressemblait à Marek quand il léchait la préparation pour gâteaux dans le fond du bol.) Tout est à l'abri ?

Ma mère était rouge d'excitation.

— Oui, le chariot est bâché et la grange à foin est pleine. Je n'aurais pas pu faire tout ça sans votre groupe. Vous voulez voir la grange ?

De plus en plus ravi, il serra son manteau autour de ses épaules. Ma mère décrocha la toile cirée que j'avais mise à sécher sur un clou et ils se mirent à traverser la cour boueuse en courant à moitié. Elle aurait pu courir plus vite, mais je supposai qu'elle se retenait par égard pour sa jambe accidentée.

Je n'aimais pas la voir lui manifester de la gentillesse et j'aurais voulu que mon père soit caché quelque part pour lui tirer dessus. De là où je me tenais, j'aurais pu l'avoir facilement entre les omoplates. Le garde me regardait de nouveau

au moment où je me retournai, et je dus me souvenir de me montrer beaucoup, beaucoup plus prudente. Je lui apportai un morceau de gâteau et essayai d'exprimer un semblant de gentillesse.

— Ils ont fait du bon travail, dis-je en allemand.

Il semblait heureux que je lui parle. Il était vieux, avec une peau grisâtre qui se fondait avec ses cheveux gris, et des lèvres si fines sous sa moustache grise qu'elles n'ajoutaient aucune touche de couleur à son visage. Lorsqu'il s'exprima, j'aperçus ses dents jaunies.

— Oui, ils savent travailler correctement quand ils le veulent. Mais pas aussi bien que des ouvriers allemands.

— Non, bien sûr que non, dis-je en m'échappant pour apporter du pain aux prisonniers, qui étaient affalés dans la grange.

Ils étaient bien plus fatigués que l'auraient été mon père et mon frère, et bien plus fatigués que moi. Je vibraï de adrénaline et j'aurais pu repartir pour une journée de travail. Un bref instant, je méprisai leur faiblesse, puis je me rendis compte combien il devait être dur de se démener après des mois, voire des années d'inactivité et de manque de nourriture. J'avais l'impression d'être une pauvre enfant stupide.

Je m'approchai de Bill en dernier. Consciente du regard du garde dans mon dos, je prévins Bill avec mes yeux. Il comprit immédiatement et feignit un grand bâillement à mon approche. Il ne me regarda pas directement ni ne m'adressa un mot, mais nos mains se frôlèrent lorsqu'il s'empara de la nourriture, et ce fut comme si la foudre crépitait entre nous dans l'obscurité de la grange.

Je pivotai d'un air aussi nonchalant que possible et retournai à l'entrée de la grange en balançant mes hanches avec légèreté. La pluie faiblissait, et ma mère et le capitaine Mielieux étaient de retour, plongés dans une conversation au sujet des réparations dont nos dépendances avaient besoin.